

L'ÉCLAIR

JOURNAL CATHOLIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISANT A LYON LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

Rhône et départements limitrophes. 1 an, 6 fr. — 6 mois, 3 fr. 50
Autres départements. 1 an, 7 fr. — 6 mois, 4 fr. *
Étranger. le port en sus.
Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

Rue Mulet, 8, à l'entresol

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus

Il sera donné un compte rendu des ouvrages envoyés.

Les ANNONCES seront reçues aux bureaux du Journal

TOUS LES JOURS DE 2 A 4 HEURES, LES DIMANCHES ET FÊTES EXCEPTÉS

Vente en gros : Rue Mulet 8.

SOMMAIRE : BULLETIN POLITIQUE, K. — A TRAVERS LA SEMAINE. — L'AVILISSEMENT INTELLECTUEL, L. Ducuryt. — AVENIR, Pierre de l'Estoire. — EXPULSION DES PRINCES, Evidence. — NOS CONSEILLERS MUNICIPAUX, Joseph Véry. — FEUILLETON, E. Meunier. — LES BIENFAITS DE LA RÉPUBLIQUE, A. Biessy. — ?!?!?, J. Duchâtel. — LE BUT DE LA FRANC-MACONNERIE, Nemo. — LES DÉLÉGUÉS DE LA CHAMBRE, Augustin Rémy. — QUAND ILS VERRONT CLAIR, Saint-Mamert. — SALON DE PEINTURE, F. de Pubely. — VARIÉTÉS.

BULLETIN POLITIQUE

Les petits incidents de la politique intérieure s'effacent maintenant devant la gravité et l'importance des événements considérables qui semblent menacer profondément la paix européenne. Partout les arsenaux sont en activité, et on ne parle que d'armements et de mobilisations.

La chute de Karthoum, accueillie avec joie par les uns qui la considèrent comme une juste humiliation de l'orgueil britannique et une punition de son égoïsme, regardée par les autres avec un certain effroi comme un réveil de l'islamisme et un coup porté au monde chrétien, n'en est pas moins et dans tous les cas un fait d'une très grande portée, car c'est la résurrection de la question d'Orient, et de ses complications diplomatiques.

L'alliance anglo-italienne n'est plus seulement une éventualité plus ou moins certaine, c'est une chose faite, et l'occupation de Massouah par les troupes du roi Humbert n'est que le commencement de l'action italienne en Orient.

La Turquie de son côté, qui n'a pu rester indifférente à la victoire des fils du Prophète, ne paraît pas disposée à s'accommoder facilement de cette intervention, et l'on annonce déjà que la flotte ottomane a reçu des ordres de départ, ses cuirassés devant gagner la mer Rouge.

Et qu'on ne croie pas que nous puissions nous désintéresser complètement de ces conflits qui se préparent en Egypte. A l'heure où des difficultés de plus en plus redoutables s'amoncellent pour nous en Chine et dans l'Indo-Chine, il est d'une importance capitale pour nos navires que la route de l'Océan indien reste toujours ouverte, et que nos communications avec l'Extrême-Orient ne supportent jamais la moindre interruption. Que penser alors de cette action commune de l'Angleterre et de l'Italie, qui va mettre à leur disposition la navigation du canal de Suez, et leur permettra de fermer lorsqu'elles le voudront le chemin de nos colonies d'Asie?

Il y a là pour nous un danger et une menace perpétuels, qui nous obligeront bien à surveiller ce qui se passe en Egypte, et pourront même, le cas échéant, nous contraindre à une intervention et nous lancer malgré nous dans la mêlée.

Et maintenant, si l'on jette un coup d'œil sur la France si tristement éprouvée, et qu'on y cherche la résultante de la situation générale, des incidents européens, de la politique extérieure et intérieure du régime républicain, voici ce qu'on trouve :

Une inquiétude générale, des craintes universelles sur le sort du pays vont grandissant chaque jour. Depuis quelques années la fortune publique a baissé notablement, toutes les valeurs immobilières et mobilières ont été atteintes et subissent un échec que

la République aggrave par tous ses actes. La gêne est partout; la misère en plus d'une province. Tandis que les hommes du régime triomphant, n'écouteront que les plus vils instincts d'avidité, poussent la France vers l'abîme, les honnêtes gens, découragés par leur impuissance, sont trop enclins à désertir le combat. Les républicains comprennent pourtant eux-mêmes que le triomphe du mal n'aura pas de durée, et on a pu voir plus d'un désillusionné quitter leur camp.

Nous sommes à une heure de confusion, d'obscurité, de souffrance générale, d'hypocrite persécution, et de terribles craintes. Nul ne peut le nier, et nul ne saurait attribuer cette situation à d'autres causes qu'à la République. Telle est la prospérité, tel est le bonheur que M. Ferry n'a cessé de promettre à la France, et que tant de candidats républicains ont promis encore pour devenir les élus du 25 janvier. K.

A TRAVERS LA SEMAINE

Nécrologie. — Notre ville, l'armée et la France viennent de faire une perte cruelle en la personne du général Carteret-Trécourt. Eloigné des querelles de partis, le général Carteret-Trécourt s'était fait aimer de tous par son affabilité, par ses qualités de soldat, par son dévouement à la patrie qui comptait sur lui pour le jour de la revanche. Il est mort en soldat et en chrétien. La France lui a fait des obsèques dignes de lui et digne d'Elle.

En Egypte. — Karthoum est tombé au pouvoir du Mahdi. On ignore le sort du brave général Gordon qui défendait la ville. Les Anglais sont dans la consternation. « Nous avons été trahis » s'écrient-ils. On dit en effet que Karthoum a été livrée et non prise. Nous plaignons peu les Anglais, car ils auraient traité l'Egypte comme ils ont traité les Indes. Karthoum est le revers de Tell-El-Kébir, où les Anglais ont triomphé par les banknotes plus que par les armes.

Un scandale. — C'est sous ce titre que divers journaux de Paris livrent à la publicité le fait d'un agent de Waldeck-Rousseau qui, chargé moyennant prime de découvrir un complot à Montceau-les-Mines a organisé lui-même un complot qu'il a vendu pour toucher la prime promise. Le fait est aujourd'hui avéré. Et M. Waldeck-Rousseau est encore ministre. Quel joli gouvernement nous avons !

Signe des temps. — Dimanche dernier a eu lieu à Paris, sur la place de l'Opéra une tentative de meeting contre laquelle le gouvernement a déployé toutes ses forces. On fait remarquer que, il y a quelques années, étant donné le nombre des factieux, le public se serait lui-même chargé de les mettre à la raison. Aujourd'hui le public est ouvertement avec les factieux contre le gouvernement. C'est dire dans quel discrédit est tombé ce dernier. Si la révolution de 1848 a été la révolution du mépris, quel nom donnera-t-on donc à celle qui se prépare ? Ne sera-ce pas la révolution du dégoût ?

La Société des agriculteurs de France a tenu ses assises cette semaine. Elle a fait entendre ses revendications contre un régime économique qui nous ruine. Elle a montré par l'organe de ses orateurs, quelle illusion est ce régime du libre-échange qui ne profite qu'aux autres nations. Nous ne pouvons ici entrer dans des développements, mais nous espérons prochainement traiter cette question avec les détails qu'elle comporte.

Conseil municipal de Paris. — C'est la Bétie transportée dans l'île de France.

Conseillers se plaignent que dans des livres classiques on trouve encore le nom de Dieu. Dreyfus traite d'inepties les tragédies d'Esther et d'Athalie ainsi que les Feuilles d'automne de Victor Hugo. Journal République Française trouve qu'on va trop loin. Journal Le Siècle est pour Dreyfus. Attendons de Dreyfus ou de tout autre conseiller un ouvrage qui fasse oublier Esther, Athalie ou même Feuilles d'automne.

Pieux souvenirs. — Hier, 13 février, 65^e anniversaire de la mort du duc de Berry, le service annuel fondé par M. de Verdun, a été célébré à Colombes (Seine), à dix heures et demie du matin. Après la messe, suivant l'intention du fondateur, une distribution de bons a été faite aux pauvres de la commune.

Les francs-maçons et les élections. — On lit dans le Monde Maçonique :

Le scrutin de liste comporte un mécanisme à part, sur lequel nous attirerons l'attention de nos frères dans un article spécial le mois prochain...

Avec le scrutin de liste, en effet, l'influence électorale de la franc-maçonnerie est considérable. C'est dans nos Loges que peuvent être tracées et exécutées les grandes lignes des programmes, et qu'un premier tri de candidats peut être utilement fait. Les Loges sont des comités démocratiques en permanence, et c'est à elles qu'il appartient principalement dans les départements menacés par l'influence territoriale ou personnelle des candidats cléricaux et monarchistes, de donner au suffrage universel l'impulsion, la discipline et l'organisation qui lui sont indispensables pour faire sortir de l'urne une Chambre républicaine, radicale, progressive et anticléricale.

Et l'on dira que dans les Loges maçonniques on ne s'occupe pas de politique.

M. Alexis Vidal, ancien président du Tribunal de commerce, ancien administrateur des Hospices, vient de mourir à Bordeaux. M. Alexis Vidal faisait beaucoup de bien, mais le faisait sans ostentation.

Un hôpital français à Jaffa. — M. Guinet, bien connu dans notre ville par son dévouement à toutes les bonnes œuvres, vient de fonder en Palestine un hôpital qui sera ouvert à toutes les religions, comme à tous les rangs de la société.

L'inauguration du monument a eu lieu le 29 janvier dernier, au milieu de toutes les autorités venues pour exprimer leur hommage au généreux fondateur.

Le patriarche de Jérusalem a lui-même béni les murs de cet édifice.

La légende de Saint Nicolas. — Une réunion privée aura lieu au Patronage de Vaise, dimanche prochain, où l'on inaugure la Légende de saint Nicolas. — Cette charmante récréation n'aura que deux séances, le 15, à 1 heure, et le mardi gras, à 2 heures. Les personnes qui voudront assister à ce spectacle, devront s'adresser à M. l'abbé Dubois, pour obtenir des cartes d'entrée nominatives.

Irlande. — Une grande perte pour l'Eglise d'Irlande et qui sera ressentie par tous les catholiques : S. Em. le cardinal Mac Cabe, archevêque de Dublin, vient de mourir, à la suite de la maladie dont il était depuis longtemps atteint.

Entente. — Nous savons de très bonne source que M. Ferry continue sa campagne occulte contre le scrutin de liste, tandis que M. Waldeck-Rousseau appuie, au contraire, de tout son zèle le projet Constans.

M. Clémenceau, d'autre part, n'accepte pas l'amendement Ribot, qui diminuerait le nombre des députés de Paris et autres grandes villes. Le chef de l'extrême gauche déclare qu'il combattra le scrutin de liste si cet amendement est adopté.

Société de géographie de Lyon. — La prochaine leçon du cours de topographie, professé par M. le capitaine Poitevin, aura lieu samedi 14 février, à 8 heures, au siège de la Société, 6, rue de l'Hôpital.

Sujet de la leçon : Étude de la planimétrie. — Signes conventionnels.

Nominations et décès dans le clergé. — Par décision de Son Eminence le Cardinal Archevêque :

M. Déchelette, aumônier des Ursulines, à Saint-Cyr-au-Mont-d'Or, a été nommé curé à Coise.

M. Perret, vicaire de Notre-Dame-de-Bon-Secours, à Lyon, a été nommé vicaire à Sainte-Croix.

M. Bochut, vicaire à Nervieux, a été nommé vicaire à Notre-Dame-de-Bon-Secours.

DÉCÈS

† M. Palandre, prêtre retiré à la cure d'Ainay, est décédé le 5 février, âgé de 62 ans.

L'Avilissement intellectuel

Ce n'est malheureusement plus exprimer un lieu commun de dire que les caractères s'amoindrissent et s'abaissent, que le sens moral s'altère et tend à ne plus servir de règle de pensée et de conduite. Il faut ajouter que l'intelligence se prostitue.

Les exemples de cette perversion sociale envahissante viennent chaque jour affirmer cette vérité. Cette vérité, d'ailleurs, n'est-elle pas accentuée par les penseurs les plus autorisés, même au sein des assemblées académiques ?

Faut-il donc s'étonner que, peu à peu, l'intelligence elle-même arrive à un degré de perversion, tel qu'il est permis, sans exagération et sans injure imméritée, de dire qu'elle s'avilit ?

La littérature française subit à cette heure une outrageante dégradation; dans son sens propre, elle signifie la science des belles lettres; la marche de son action a été indiquée par un homme de lettres éminent, écrivain dont on ne peut récuser ni la parole ni la renommée littéraire; M. Villemain, en parlant de la littérature, disait : *La littérature, science expérimentale au plus haut degré, s'étend, se renouvelle, se rajeunit, suivant tous les accidents de la pensée humaine.*

Ce lettré, délicat, dès sa jeunesse, enfant gâté de la gloire littéraire, témoin ce que nous voyons, n'aurait pas considéré comme un renouvellement, un rajeunissement littéraire, la pensée et l'expression littéraire appliquée à des idées, à des choses repoussantes, non seulement pour les esprits élevés, sensibles aux charmes de la littérature, mais pour les lecteurs honnêtes, respectueux d'eux-mêmes, de leur raison et de la pudeur native ?

Déjà au dix-huitième siècle, vers la fin de ce siècle, des signes de révolution se manifestaient dans la littérature. Le 30 mars 1764, un journaliste de ce temps écrivait : *Les belles lettres sont dans un étrange avilissement à Paris.*

A la même époque, le maître de la littérature et de la philosophie de ce temps, VOLTAIRE, signalait lui-même des signes de décadence, à propos des tendances de l'art dramatique.

Dans une lettre adressée à une artiste célèbre, Mlle Clairon, il lui disait : « Je vous supplie instamment de vous joindre à moi pour empêcher l'avilissement le plus odieux qui puisse déshonorer la scène française et achever notre décadence. »

Qu'entendait Voltaire de la révolution dramatique qui a mis au premier rang des œuvres de théâtre, accueillies avec préférence par le public de notre temps, qu'entendait-il dit des intrigues licencieuses, souvent obscènes, par les idées et par le langage, équivoques ou brutalement naturalistes, que les pièces de théâtre, sous différents titres, étalent sur la scène, sans même rougir ?

L'avilissement des lettres est donc quelquefois l'œuvre de l'avilissement intellectuel qui prouve l'oubli du sens moral.

Ces réflexions viennent naturellement à la pensée, en voyant, à cette heure, tout ce que la publicité propage à l'aide d'un perfectionnement de réclame parvenu à son comble.

Le roman nouveau, ainsi mis en lumière, est le plus souvent une débauche de l'imagination polluée par d'immondes images, par des scènes plus immondes encore.

Nos confrères viennent d'être encore une fois confirmés par la publication récente d'un roman de l'école naturaliste, détaillé en feuillets pour la plus grande publicité. L'auteur chef d'école est Emile ZOLA.

Le roman a pour titre : *Germinal*. Cette nouvelle, œuvre de l'auteur de *l'Assommoir*, a suscité de vives et graves critiques dans la presse.

Un journal *la Liberté*, donne une idée du dévergondage littéraire dont l'auteur fait preuve en disant que cette publication soulève déjà *des cris d'horreur*. Notre génération, pourtant commence à ne pas être atteinte de pruderie.

Ajoutons avec le rédacteur du journal que, selon la tradition démocratique du jour, les personnages du roman, qui sont des prolétaires, pensent et parlent comme les hommes politiques officiels et officieux, pour traquer l'enseignement religieux et pour enlever au prolétariat français, dont le tableau est offert au public, tout espoir et toute consolation. Les vérités éternelles, traitées de mensonges, laissent aux déshérités de ce monde cette seule solution de la vie : *après la mort, il n'y a plus rien*.

Avec la critique dont nous signalons les appréciations on se demande si, de la part de l'auteur, de ces ordures, mises en prose, il y a d'ailleurs, de cet intellectuel, si c'est l'amour cynique du bruit qui l'inspire.

L'auteur du compte rendu sommaire du roman signale encore un étalage qui confond l'imagination, « c'est, dit-il, une attraction dépravée pour les choses puantes ; c'est une conception, ne disons pas littéraire, mais mentale d'un cerveau hanté par les idées malpropres. »

« Avec ZOLA, conclut le critique, nous nous vautrons en pleine bestialité. »

Nous voulons nous préserver d'en faire autant. Aussi nous n'avons ni l'intention ni le goût de lire une éducation produite pour les mauvais lieux. Nous ne voulons, surtout, pas tendre à nos lecteurs une amorce de curiosité malsaine. Nous nous en rapportons au compte rendu du journal cité. Cela suffit pour dégoûter de pénétrer dans le cloaque qui déjà a fait jeter des cris d'horreur.

Si le roman nouveau doit prendre rang parmi les œuvres dites littéraires, rappelons pour remettre à sa place un honteux produit de l'intelligence, certains principes que nous nommons nationaux.

L'esprit français a toujours été renommé pour ses qualités propres. A ne le considérer, dans ses qualités, aussi haut qu'on remonte dans l'histoire de notre littérature, cet esprit a toujours été un esprit de progrès, de franchise, de raison et de liberté.

Lorsqu'on parle surtout de liberté en matière littéraire, est-ce à dire qu'elle doit s'entendre jusqu'à la licence intellectuelle ? La raison aussi exclue-t-elle la fantaisie de bon goût ?

La franchise comprend-elle la brutalité de la pensée et de l'invention, l'expression peut-elle comme le latin braver l'honnêteté ? Enfin le progrès s'accomplit-il par une nouvelle manière de traduire des pensées et de propager des idées qui, non seulement pour des esprits

d'élite, ou pour des gens de bonne compagnie, mais même pour le vulgaire lecteur honnête, seraient inavouables, dans des œuvres littéraires.

Il suffit de poser ces questions à un Français, digne de comprendre la littérature de son pays, pour les croire résolues d'avance.

Ces orgies intellectuelles sont indignes de l'écrivain et du lecteur qui se respectent eux-mêmes et honorent la littérature de la France. Elles prouvent non seulement une déviation désordonnée de l'intelligence, mais un avilissement intellectuel. Cet état de l'intelligence fait supposer une violence imposée au sens moral, si déjà, il n'est pas mis au rebut avec les croyances religieuses. L. DUCURTYL.

Avenir

La république n'est au peuple français qu'une maîtresse d'occasion, qui le séduit, le trompe et le ruine ; son règne ne saurait durer, qui la remplacera ? Il est parmi nous une race antique et toujours jeune, dont la perpétuité au travers des âges est un signe de prédestination. La France l'avait épousée : elle fit sa grandeur, sa puissance, par une vertu qui lui est propre, indépendante quelquefois de la valeur du souverain ; Louis XV n'ajouta-t-il pas la Lorraine au domaine national ? Quand la France divorce avec elle la nation perd son équilibre, s'agit dans des convulsions dangereuses et semble toujours sur le point de périr.

La race de Capet, aujourd'hui Bourbon, ne fût jamais représentée par de plus nombreux, de plus vaillants rejetons. Son dernier mort, roi sans couronne, plus grand que sur le trône, était entouré d'une auréole de vertus devant laquelle s'inclinaient ses ennemis. En un jour de clairvoyance la nation voulut l'appeler à son secours ; l'heure n'était pas venue, mais l'heure viendra, et avec son successeur Philippe VII la France oubliant les mauvais jours reprendra le cours de ses destins prospères et glorieux.

PIERRE DE L'ESTOILE.

Expulsion des Princes

Le grand Minotaure, c'est du peuple républicain que je parle, est un animal d'un appétit vorace. On a beau le servir à souhait, son immense gueule est toujours béante, et les morceaux les plus coriaces, les plus monstrueux, les plus épicés passent là dedans, comme une toute petite lettre dans une boîte immense.

Aussi faut-il bien reconnaître que, s'il est vrai, selon le vieux dicton, que l'appétit vient en mangeant, le notre honorable Minotaure doit être, à cette heure, en possession d'une faim canine, sans exemple dans l'histoire des Minotaures ses aïeux. Et en effet, que ne lui a-t-on pas servi depuis quelques années ? [La simple énumération des morceaux friands qu'il a engouffrés tiendrait, à elle seule, plus d'une colonne du journal : c'est l'article 7, c'est l'expulsion des princes de l'armée, c'est la laïcisation des hôpitaux, etc., etc.]

Rien de simple comme de dire ce qu'on lui a servi ; rien de difficile comme de savoir tout ce qu'on lui servira encore, car il faut bien lui servir quelque chose et notre bête n'est pas le moins du monde endurent.

Que lui servira-t-on ? Telle est la question que se posent journellement nos honorables

ministres et députés. Et chacun de proposer son petit morceau.

« La confiscation des biens des communautés religieuses, » hurlent les plus fervents. Mais la majorité s'y oppose encore. Cela est trop épicé pour le moment. Les braves gens auraient peur. Qui sait ? le Minotaure en crèverait peut-être lui-même. Et que ferait-on, par Jules Ferry ! si le Minotaure venait à périr ?

Vous représentez-vous bien l'embarras de nos honorables, l'embarras des frères et amis, qui ne sauraient plus devant quel monstre courber leur vertueuse échine. Non ! la position ne serait plus tenable !

« Que diriez-vous alors de l'expulsion des princes ? » suggère un habile. Voilà un bon morceau.

Aussi, depuis assez longtemps déjà, les journaux pratiques, qui comprennent de quelle utilité il peut être, ne serait-ce qu'au point de vue pécuniaire, de se mettre un peu dans les bonnes grâces de cet excellent Minotaure, font une petite campagne d'essai en faveur de ce dernier menu.

Nous ne saurions mentionner ici tous ceux qui ont pris part à cette patriotique démarche. Nous nous contenterons de citer simplement à ce propos, quelques lignes du *Lyon-Républicain* de lundi.

Notre honorable confrère commence par appeler les princes d'Orléans « des usuriers coussus d'or », allusion évidente aux fameux 40 millions. J'avoue, pour ma part, que réclamer 40 millions à la France, au lendemain de sa grande défaite, m'a toujours paru profondément anti-patriotique. Seulement, ce qu'il y a de fâcheux pour nos estimables adversaires c'est que les princes d'Orléans 1^{er} n'aient jamais réclamé ; 2^o n'aient jamais reçu le moindre argent de la République.

Les princes d'Orléans, continue le *Lyon-Républicain* « n'ont même pas le courage de jouer leur liberté ou leur fortune. » Alors, pourquoi les craignez-vous ? Je n'y suis plus. Puisque ce sont des hommes qui ne font rien, qui ne veulent rien faire, qui jamais ne touchent à leur argent, expliquez-moi comment, toujours d'après vous, peuvent se réaliser « l'organisation de nombreux comités, la création d'une presse importante et richement subventionnée, la distribution gratuite de brochures, d'images et d'almanachs destinés à favoriser le réveil des idées monarchiques. »

Heureux ces hommes qui dépensent sans qu'il leur en coûte. Vraiment, je ne serais pas fâché d'avoir la recette de cette précieuse méthode.

« Tout cela, ajoutez-vous, suffit amplement pour justifier une loi qui retire aux princes d'Orléans l'hospitalité généreuse dont ils abusent. »

J'aime assez cette hospitalité généreuse. Jamais, quant à moi, je ne me serais douté que les Français jouissaient de l'hospitalité généreuse de la République. J'y allais tout bonnement, et je croyais que nous étions tous en France, parce que nous en avions le droit, étant Français. Mais je vois bien aujourd'hui la grossièreté de mon erreur, et je saisis la différence : si c'était la France qui nous gouvernait, oui, nous aurions tous le droit, nous Français, de rester en France ; mais ce n'est pas la France qui nous gouverne, c'est la République, ce qui n'est pas du tout la même chose.

Enfin, vous terminez par ces mots, dont je ne saurais vraiment contester l'exacte vérité : « La France a décidé que son gouvernement était la République. » Et elle a eu diablement

raison, la France, et je ne vois vraiment pas comment elle aurait pu dire le contraire. Moi aussi, je le reconnais bien que la République est son gouvernement. Tout le prouve : nos finances en déroute, notre agriculture ruinée, notre commerce ruiné, notre industrie ruinée. Qui donc, à cette vue, n'aurait pas décidé, de suite et sans l'ombre d'une hésitation, que la République était le gouvernement actuel de la France ? Seulement, il s'agit de savoir si jamais la France a décidé qu'il serait toujours son gouvernement. Probablement, c'est *serait* et non pas *était* que vous avez voulu mettre. Là est le point capital, et jamais la France, la vraie France, n'a décidé que la République serait à tout jamais son gouvernement. Heureusement !

La foule peut être égarée quelques jours, mais ces sortes d'égaréments ne sont jamais définitifs. Le bon sens a toujours son tour, et le bon sens dit à la France, d'une part, que si la République l'a ruinée, le sage gouvernement du comte de Paris la relèvera ; de l'autre, que si les républicains désirent tant l'expulsion des princes, c'est que ces princes ne sont pas loin d'arriver.

Qu'ils arrivent donc ! D'avance nous leur tendons les bras, nous et tous les hommes d'ordre, nous et tous ceux qui veulent le salut de la France, la paix, le travail et l'honneur !

EVIDENCE.

Nos Conseillers Municipaux

Connaissez-vous, ami lecteur, un élégant volume in-4^o, publié périodiquement par le conseil municipal ? — Oui et non peut-être — Eh bien ! permettez-moi de vous donner un conseil d'ami ; mais là de franc et véritable ami, lisez-le avec attention pour... vous endormir. Chaque soir, dix lignes avant de vous mettre au lit, ça suffira et vous vaudra bien mieux qu'une dose d'opium.

Ce charmant volume, publié aux frais des contribuables, garde pour la postérité le souvenir des grandes et solennelles bêtises de nos dignes et intelligents élus. C'est un trésor où l'on peut, sans crainte, largement puiser ; car, semblables au bon père de famille, nos conseillers ont songé à l'avenir, et chacun, dans la mesure de ses forces, a voulu contribuer à la formation de ce fonds de réserve. Nous ne pouvons que les en louer et les en féliciter, oh ! très sincèrement. Il nous serait doux, si nous le pouvions, de donner à chacun l'éloge qui lui est si légitimement dû. Que de noms à citer ! que de têtes à couronner de fleurs !

Mais fi donc, en ce temps de république spartiate ou plutôt béotienne, s'il faut en croire Monsieur Andrieux, nous serions mal reçus à tresser le lierre noir et le vert olivier. Nos conseillers municipaux ne veulent ni fleurs ni louanges, il leur suffit de l'impartiale vérité. Ils en appellent à nos neveux pour juger de la sage administration qui laisse couler nos ponts sur le Rhône et fait édifier des palais scolaires. Rien ne leur paraît plus habile que d'endetter la ville et de jeter son argent aux chantiers municipaux. Ils ont raison et voient juste, je l'avoue. Ce ne sont pas eux qui portent le poids de l'impôt. Faire payer le conservateur, mais rien de mieux ; c'est, pour un bon radical, tant de pris sur l'ennemi. Et, fidèles à cette excellente doctrine, Messieurs nos gouvernants prennent toujours, et, pour que la postérité soit bien édifiée, un des leurs, de sa meilleure plume

ESQUISSE PROVINCIALE

HEUREUX RESULTATS

DE

DEUX CAS DE SÉPARATION CONJUGALE

PAR E. MEUNIER

Le seul empêchement que pouvait rencontrer mon idée, était l'inconvénient, presque l'impossibilité, de laisser seule, complètement livrée à elle-même une femme qui n'a pas dix-huit ans ! Un incident, trop long à te narrer, m'a fait rencontrer ces jours-ci une personne qui sera, je crois, un merveilleux chaperon pour ma pauvre Roseline. Peut-être même, subissant l'influence d'un esprit aimable, sera-t-elle un peu dégrossie à mon retour.

Je partirai donc bientôt, pourquoi Henri, ne viendrais-tu pas me rejoindre ? Tu es riche et — heureux mortel que j'envie — aucun lien ne peut te retenir. Ce serait si bon de faire à deux ce voyage et ces intéressantes études !

A toi de cœur,
GUSTAVE NURVILLE.

L'incident auquel le docteur faisait allusion dans sa lettre était celui-ci :

Peu de jours avant, comme il achevait sa toilette, Gustave s'étant approché de la fenêtre vit soudain sa femme sortir de l'allée et traverser la rue. La démarche de Roseline semblait hésitante, arrivée sur le trottoir en face de sa maison, elle leva la tête et jeta sur les croisées de l'appartement un regard furtif, comme si elle craignait d'être épiée. Un rideau dissimulant son mari, elle ne le vit pas et prit rapidement la direction qui conduisit au quai de la Saône.

— Où va-t-elle donc ? se demanda Gustave stupéfait. Moi qui croyais qu'elle se rendait à la messe lorsqu'elle sortait ainsi le matin, et elle tourne le dos à l'église !... Oh ! je saurai cela !

Et sautant sur son chapeau, le jeune homme descendit prestement l'escalier. En quelques rapides enjambées, il eût bientôt rejoint sa femme, toutefois il lui laissa une certaine avance et ne la suivit que de loin.

Arrivée sur le quai, Roseline traversa le pont Tilsitt, passa devant l'archevêché, et enfin après avoir coupé de biais la place de Saint-Jean, elle entra dans une allée où son mari s'engagea étroitement après. Il entendit Roseline monter trois bagages et sonner. Une porte s'ouvrit, puis se referma.

Gustave s'élança dans l'escalier, mais il n'y avait aucune plaque sur la porte où avait sonné la jeune femme ; n'ayant donc aucun indice qui put le renseigner Gustave redescendit lentement et alla se promener de long en large sur le trottoir qui borde la cathédrale.

Une demi-heure s'écoula ; le docteur se rongea les poings d'impatience. Vingt fois il fut sur le point de remonter et de sonner. Mais, s'il s'était trompé ?

Jamais Roseline ne lui avait donné le moindre motif de suspecter sa conduite. Quelle ne serait pas sa confusion, à lui, s'il allait trouver sa femme au sein d'une famille respectable ? Quel prétexte donner à son arrivée inopinée.

Tout à coup Roseline sortit de l'allée et son mari n'eut que le temps de se rejeter sous le porche de l'église. La jeune femme passa rapidement et reprit le chemin de sa demeure.

Gustave la rejoignit au milieu du pont, et, s'approchant brusquement, il lui dit à mi-voix :

— Vous faites, j'espère, vos visites d'assez bon matin !

Roseline retint un cri et, toute tremblante, resta muette devant son mari.

— Allons ! prenez mon bras, dit celui-ci d'une voix dure, ce n'est pas ici le lieu de nous expliquer !

Ils continuèrent leur route en silence, mais en rentrant Gustave suivit sa femme dans sa chambre et, se jetant dans un fauteuil, s'écria :

— Pourrais-je, à présent, savoir d'où vous venez ?

Les yeux de Roseline étaient pleins de larmes, elle s'approcha de son mari et, s'appuyant sur le dossier de son fauteuil :

— Oh ! Gustave, dit-elle, je t'en supplie, ne me parle pas ainsi !...

— Il ne s'agit pas de pleurnicher mais de répondre ; repart le docteur du même ton sec et dur.

— J'étais allée voir mademoiselle Briant.

— Qu'est-ce que c'est que mademoiselle Briant.

— C'est une ancienne institutrice ; elle a fait plusieurs éducations particulières dans différentes familles des plus notables de la ville, et elle est retirée main-

tenant. Lorsqu'elle quitta sa dernière élève, sa santé étant fort ébranlée, les médecins lui ordonnèrent, un repos complet et un séjour prolongé à la campagne. Elle vint à Oullins pour chercher un logement, ma tante lui loua la chambre qu'occupait autrefois mon oncle et, pour lui éviter tout embarras de nourriture, il fut convenu qu'elle prendrait ses repas avec nous. Mademoiselle Briant fut charmante pour moi ; elle m'avait prise en grande amitié, nous faisons de longues promenades ensemble, sa conversation est attachante et très instructive, et je puis bien dire que tout ce que je sais c'est elle qui me l'a appris.

Un sourire dédaigneux, aussi peu flatteur pour le professeur que pour l'élève, vint effleurer les lèvres de Gustave qui reprit avec sévérité :

— Pourquoi donc m'avoir fait mystère de cette connaissance ?

— J'ai cru remarquer, répondit Roseline avec une douceur triste, que tu avais peu de sympathie pour les personnes que nous fréquentons, ma tante et moi, et je n'ai pas osé...

— Parbleu ! interrompit Gustave avec humeur, crois-tu que cela puisse m'être agréable de te voir sauter au cou de la mère Ravut, et de l'entendre te tutoyer ?...

— Elle m'a vu si petite !... objecta timidement la jeune femme.

— Ce n'est pas une raison ! La mère Ravut est une excellente femme, mais je l'aime mieux dans sa boutique que dans mon salon !

(La suite au prochain numéro.)

eta vec son plus mauvais style, en écrit l'intéressant récit.

Et encore si notre argent seul était la proie convoitée et ravie par nos maîtres, nous pourrions peut-être nous en consoler; mais ce sont nos enfants que, malgré nous, ils nous ravissent. Ils vont jusqu'à l'âme innocente, frêle fleur encore baignée de la rosée du matin, porter leur main brutale, et, bien avant l'heure, entr'ouvrir sa corolle au vent froid de l'athéisme et de l'incrédulité. Car, n'en doutons pas, c'est nier Dieu que de ne pas prononcer son nom; c'est fermer pour toujours une âme aux clairs rayons de la vérité que de la plonger dans les ténèbres de l'erreur. L'âme ne vit que de lumière, de croyance et de charité; hors de là, elle se meurt. C'est pourquoi les impies ont chassé Dieu de l'école pensant ainsi le chasser de la vie. Ils y réussiraient peut-être, si nos prêtres et nos sœurs ne veillaient pas au seuil de l'école pour y prendre l'enfant et le conduire devant Dieu où sa petite âme s'ouvre à Celui qui est la vérité et la vie.

Aussi dans la fureur de se voir déçus, ils ont tenté d'empêcher le prêtre de pouvoir communiquer avec leurs élèves, et un arrêté signé de M. Gailleton, en date du mois de novembre 1884, interdit aux maîtres et maîtresses d'école, d'indiquer les jours et les heures où ont lieu les catéchismes de première communion. Ce document de la haine stupide de notre municipalité contre la religion catholique ne porte pas le nom de ceux qui l'ont approuvé. Nous le regrettons vivement; nous eussions désiré les citer ici, afin de leur donner, dans la mémoire des honnêtes gens, une place à côté de celle où figurent les persécuteurs depuis Néron jusqu'à Julien l'apostat.

Cette compagnie doit leur plaire et peut-être, nous l'espérons, les effrayer; car songez-y, où sont vos maîtres en persécution, pâles imitateurs? Dans le tombeau n'est-ce pas? Eh bien oui, c'est vrai, le Galiléen, alors qu'on le blasphème, creuse la fosse en silence, et un jour vient où le blasphémateur y tombe; on lui jette alors un peu de terre sur la tête, et en voilà pour l'éternité. Joseph VÉRY.

Les Bienfaits de la République

(Suite et fin)

Laissons le terrain des principes et passons sur celui des intérêts. Quel intérêt la République n'a-t-elle pas compromis? Elle a ébranlé la confiance, le crédit, la sécurité des transactions. Les impôts ont été considérablement aggravés. Pour s'en convaincre, il n'est pas nécessaire d'aligner les milliards du budget. Chaque contribuable en a une preuve palpable: qu'il compare les bordereaux de ses contributions depuis dix ans; ils lui diront comment les républicains ont tenu la promesse de diminuer les impôts.

Si du moins cet accroissement des deniers publics comblait le vide du Trésor; mais chaque année le déficit augmente. La rapacité du fisc ne connaît plus de bornes. Foulant aux pieds toute pudeur, il porte sa main jusque dans le trésor des pauvres et des malheureux.

Ces tributs écrasants extorqués au travail et à la misère, nous savons quelle en est la destination. Avec les impôts augmentent les sinécures grossièrement rétribués: on cite des bureaux où il y a autant de chefs que d'employés. L'État exécute les fameux travaux publics. Il construit des chemins de fer nouveaux. Ces lignes, pour la plupart inutiles, sont pompeusement qualifiées de stratégiques: sous cette étiquette mystérieuse le public les accepte de confiance. On dépense, dit M. Henri Germain, trois ou quatre cent mille francs par kilomètre, là où soixante à quatre-vingt mille francs suffiraient. Ces chemins de fer étant peu pratiques, ne feront pas leurs frais: leur exploitation coûtera au Trésor, bon an mal an, trente à quarante millions, toujours selon M. Henri Germain, dont l'autorité en matière de finances, n'est pas contestée. Quarante millions par an! une bagatelle pour les contribuables.

Les palais scolaires s'élèvent... Oh! nous savons qu'on a allégué de beaux prétextes; on a affiché un beau zèle pour l'instruction publique. Nos enfants, sans doute parce qu'ils sont nés sous l'étoile de la République, ne pouvaient déceintement apprendre à lire, à écrire et à compter, dans les modestes locaux où nos pères et nous-mêmes avons appris toutes ces choses et le catéchisme en plus, c'est-à-dire l'art d'être bon citoyens, en étant chrétiens. En seront-ils plus savants? C'est douteux. Mais ce qui est hors de doute, c'est que ces constructions sont d'un luxe immodéré, de dimensions presque partout hors de proportion avec leur usage, qu'elles ont coûté des sommes fort au-dessus de leur valeur réelle, qu'elles exigent des dépenses d'entretien ruineuses pour les communes; que, malgré l'appoint frauduleux de l'État, les communes, pour les élever, ont

contracté des emprunts qui grèveront longtemps leurs budgets. L'agriculture est aux abois, le commerce et l'industrie meurent, l'argent devient rare, la misère est dans les villes, la gêne dans les campagnes: le beau sujet de consolation, pour une population qui n'aura pas de pain, de contempler ces somptueux édifices abritant l'école d'où Dieu est banni. Ils seront une insulte perpétuelle à la détresse des campagnes et un témoignage vivant de la démente du gouvernement républicain.

Pour favoriser ce gaspillage, on a ôté aux plus imposés toute participation aux affaires communales, l'équité républicaine voulant sans doute qu'on puisse mettre la main dans la bourse d'autrui sans lui demander son consentement.

Par la gratuité mensongère de l'école, les charges du pauvre ont été encore aggravées. Sous le régime de la gratuité restreinte, le riche seul payait l'instituteur; avec la gratuité absolue, chacun y contribue proportionnellement à son avoir. Ajoutons que, malgré le zèle dont on se targue pour l'instruction, on travaille à propager l'ignorance: pourquoi fermer l'école à tout enfant qui atteint l'âge de quatorze ans?

Combien, à cet âge où l'intelligence s'ouvre et devient capable d'une application soutenue, combien, surtout à la campagne; aimeraient à fréquenter l'école avec profit pendant les quelques mois de repos forcé que leur impose l'hiver.

À côté du gouffre de l'école est le gouffre des expéditions lointaines. Tunis, Madagascar, le Maroc, le Tonkin. Ces aventures mystérieuses n'ont aucun but avoué. Quel est leur but réel? spéculation financière? manœuvre électorale? Là les millions s'entassent sur les millions et les cadavres sur les cadavres. Spéculation ou manœuvre, la moisson que se préparent là-bas certains hommes, croît dans une terre engraisée du sang des soldats français.

Pas plus dans l'impôt du sang que dans celui de l'or, on ne prévoit de dégrèvement prochain.

Rien ne laisse entrevoir la fin de l'aventure du Tonkin; d'autre part, on n'a pas oublié les paroles imprudentes de M. Jules Ferry, annonçant de nouveaux impôts après les élections.

D'une main on dissipe la fortune de la France, de l'autre on tarit la source de sa richesse. Qu'est devenue la prospérité promise? Où sont l'aisance et le bien-être que l'empire nous avait légués? Entendez les plaintes de l'agriculture, les doléances du commerce, les gémissements de l'industrie expirante. Voyez la fabrique de la soierie, le Pactole, la poule aux œufs d'or de l'ouvrier lyonnais et d'une partie considérable du département de l'Isère, frappée de paralysie et menacée de mort.

Les apologistes de la République nous crient qu'elle n'est pas l'auteur de ces maux. Les flots de leur éloquence se brisent contre l'évidence matérielle. Lorsqu'un homme intelligent, probe et actif est à la tête d'une maison, il lui procure l'ordre, l'aisance, la prospérité; qu'un administrateur incapable ou infidèle lui succède, l'épargne est vite dissipée, la prospérité s'évanouit pour faire place à la gêne et finalement à la ruine.

Sans remonter aux causes morales, n'est-ce pas assez de l'utopie du libre-échange pour tuer l'agriculture et l'industrie? Conçoit-on des économistes qui, non contents d'ouvrir l'entrée libre aux produits étrangers, tandis que les produits français paient aux douanes étrangères des droits fort onéreux, leur permettent encore de circuler à prix réduits sur les chemins de fer français? Qu'arrive-t-il? Les productions étrangères, soit agricoles, soit industrielles, encomrent les marchés français. Les blés de Russie, d'Amérique et des Indes sont partout; les soieries d'Italie, de Suisse et d'Allemagne envahissent la place de Lyon. L'étranger, produisant à peu de frais, livre ces marchandises à bas prix. La production française est écrasée; l'argent passe à l'étranger. L'argent, au point de vue matériel est le sang d'une nation. L'étranger suce le sang de la France; ses maîtres la lui ont livrée.

On veut favoriser la vie à bon marché... mais nous sommes témoins d'une étrange anomalie: le pain reste cher, tandis que le blé est à vil prix. Qu'importe, au reste, que le pain soit à bas prix, si l'ouvrier n'a pas le sou? La vie à bon marché, c'est le travail. Qu'on écarte les sangsues étrangères: le sang circulera dans le corps social, l'activité et le mouvement régneront partout; tous les membres auront la vie.

Mais avant tout, qu'on chasse les charlatans ineptes qui conduisent la France au tombeau. Supposons-leur la meilleure volonté du monde. Où ont-ils fait leurs preuves? où est leur diplôme de docteur, leur simple brevet de capacité? La science économique serait-elle infuse chez tous les républicains? À l'inverse de tous les arts, l'art d'administrer la fortune d'une nation n'aurait-il pas besoin d'apprentissage? Aujourd'hui on improvise un ministre

avec la même désinvolture qu'un valet de chambre. Que penserait-on d'un commerçant ou d'un industriel qui changerait avec cette mobilité les hommes honorés de sa confiance et chargés de la direction de ses affaires?

Les électeurs, espérons-le pour l'honneur et le salut de la France, condamneront cette politique funeste et ses résultats désastreux. Ils ne se laisseront pas éblouir par les belles promesses et les phrases pompeuses. L'heure est venue de ne plus se payer de mots. Quand un candidat leur parlera de progrès, de développement et d'affermissement des institutions démocratiques, de dégrèvements d'impôts, ils sauront ce que valent ces vaines déclamations et ces menteuses promesses.

L'œuvre on connaît l'artisan. Depuis quinze ans les républicains sont à l'œuvre; nous voyons ce qu'ils ont fait.

Intolérance, oppression, gaspillage, guerre, chômage et misère, voilà les fruits de leur politique.

Il est temps de signifier leur congé à ces administrateurs incapables, à ces charlatans dangereux.

A. BIESSY.

?!?!?!?

L'histoire fait de jour en jour de nouvelles découvertes, grâce aux chercheurs infatigables qui fouillent sans relâche le passé.

L'année 1885 sera pleine d'incroyables découvertes sur les points même les plus connus de notre histoire.

Des compétiteurs au trône de France surgissent de toute part.

Nous avons déjà un fils de Louis XVII. Mais, ce qui est plus curieux encore, il existe, paraît-il, un descendant direct des Valois.

Henri III, dernier de cette famille, n'aurait pas été, dit-on, assassiné par Jacques Clément. On l'aurait laissé pour mort, une servante dévouée l'aurait sauvé. Par reconnaissance, Henri III laissant le trône à Henri IV se serait marié avec cette servante, aurait eu plusieurs enfants dont un descendant vit au fond des Ardennes et s'apprête à revendiquer ses droits. Et d'un!

La branche des Valois aurait en la personne de son chef Philippe VI usurpé le trône au détriment d'un fils de son oncle Philippe le Bel. Lequel fils, dont l'histoire ignorait le nom et la naissance, a des descendants directs dont l'aîné vit à Genève. Lequel va encore réclamer ses droits. Et d'un autre!

On parle aussi d'un descendant de Pépin le Bref, mais les renseignements manquent encore un peu à son sujet.

Tous ces prétendants, paraît-il, auraient les témoins les plus indiscutables... mais qui malheureusement sont morts!

On parle en Angleterre d'une fille de Richard II (1377).

« En Autriche d'un fils inconnu d'Albert II (1483).

En Russie d'un second fils de Pierre le Grand (1700).

En Italie et en Espagne, rien encore; mais on conserve l'espérance de découvrir quelque chose.

Au moment de mettre sous presse ces récentes découvertes, nous apprenons que Napoléon IV n'est pas mort!

Les Zoulous le conservent, paraît-il, avec beaucoup de soins, mais lui font faire les travaux les plus pénibles. Les Anglais, par haine du prisonnier de Sainte-Hélène, l'auraient fait prendre et le font garder en exil!

A bientôt de nouveaux détails.

J. DUCHATEL

Le But de la Franc-Maçonnerie

PUBLIÉ PAR LES MAÇONS EUX-MÊMES

(Suite).

Mais citons de nouveaux témoignages; laissons parler Blumenhagen, vénérable distingué parmi les maçons. Dans son manuscrit pour les Frères en 1828, il s'exprime ainsi:

« Il s'agit partout de la conservation des gouvernements civils. Je le dis clairement: il s'agit bien plutôt de l'existence de notre association. Ne voyez-vous pas les nuées orangeuses qui se balancent sur nos têtes? Il faut nous raffermir, avant que la tempête nous emporte. Quoiqu'il soit très avantageux de dérober nos secrets aux yeux du monde, il faut nous communiquer les uns aux autres nos secrets préserveurs. Nous devons agir avec prudence et énergie pour protéger autant qu'il est en nous notre bonne mère la Maçonnerie. L'enfance et l'adolescence de notre ordre sont passées; il faut qu'il s'établisse solidement dans le cœur de chaque pays. Quand dans tout l'univers brillera le temple maçonnique, les puissants de la terre devront eux-mêmes s'incliner et abandonner à nos mains la domination du monde. Que le Maître du monde accorde encore un siècle, et nous aurons atteint le but si ardemment désiré, et les peuples ne chercheront plus leurs princes que parmi les initiés. »

Un siècle ne s'est pas écoulé, avant que la Maçonnerie ait accompli une partie de cette prédiction. Deux ans après, elle couronna Louis-Philippe son grand maître; mais celui-ci, ayant voulu s'affranchir de ses serments secrets, elle le renversa en 1848.

Voici quelques pensées extraites d'un discours de Traillard prononcé dans une loge à Lyon:

« Autrefois, lorsque les Maçons avaient assez d'audace pour soustraire leurs productions aux investigations de la police, cette glorieuse transgression était punie par une longue détention ou par l'exil. Pourtant déjà grondait l'orage. Déjà la raison, par la philosophie, démolissait le vieil édifice pierre à pierre et en minait les fondements; le char de l'Etat était enrayé, la nation fut convoquée; les droits de l'homme furent proclamés; le peuple vit que l'ancien ordre de choses devait être détruit. La patrie avait à sa tête toute une phalange d'audacieux révolutionnaires. Ses orateurs avaient prêché le dogme de la liberté qui avait toujours été foulé aux pieds par la société civile; ce dogme est aujourd'hui consigné dans tous les codes. Nous avons la mission de continuer l'œuvre. Avant tout, nous devons nous emparer de l'instruction de la jeunesse; et l'instruction ne doit pas cesser, dès que l'individu quitte l'école; elle doit embrasser tous les âges de la vie. Ne souffrons pas que le catholicisme exploite le vide que la société a laissé dans le cœur de l'homme. Aimer l'égalité et la justice; le peuple n'a pas besoin de grandes vertus. La morale sortira immédiatement de la fraternité; elle sera plus claire que celle de l'Evangile. »

Ainsi la Franc-Maçonnerie a toujours été composée d'audacieux révolutionnaires, elle a toujours voulu détruire ce qui existe, enrayer le char de l'Etat, s'emparer de l'éducation par les écoles et les instituteurs impies, et sa morale vaut mieux que celle de l'Evangile. Ce cher Franc-Maçon ajoute à son enseignement ces paroles: « Le protestantisme n'est que la moitié de la Maçonnerie. Celle-ci a constaté l'antipathie qui existe entre sa doctrine et celle de l'Eglise. »

Écoutons maintenant Fischer, parlant dans une loge d'Apollon à Leipsick en 1849:

« Dans notre Allemagne, tous nos efforts doivent tendre au succès de la démocratie. Quelque vive que soit la résistance, l'aristocratie la plus opiniâtre est forcée d'avouer que le système des privilèges et de la tutelle, tel qu'il existait il y a un an, est perdu d'une manière irrévocable. Ni les richesses amoncées, ni la science profonde ne peuvent procurer la domination. La démocratie est un événement auquel notre art devait nécessairement conduire et que notre art poussera plus loin encore. La démocratie est notre enfant... Notre principe fondamental est la fusion de tous les peuples dans la même fraternité. Cela ne se fera pas sans une opposition violente, peut-être même sans une guerre sanglante. La chose n'est pas encore décidée, notre tâche n'est pas encore achevée. »

La chose est claire, les aveugles peuvent la voir. Que veut la Franc-Maçonnerie? une république qui embrasse l'univers, et les Francs-Maçons en seront les chefs. Ils ne veulent ni rois, ni religion, ni distinction, sinon pour eux-mêmes. Ils se nourriront de la sueur et du sang du peuple, et le laisseront dans le désespoir, sans espérance d'une meilleure vie.

Écoutons ces paroles de Fischer, elles se trouvent dans la Revue Maçonnique de 1830 et furent prononcées dans une loge: « Lorsqu'on attaque le côté religieux de l'ordre, on combat une chimère. La grande majorité de l'ordre non seulement n'admet pas le christianisme, mais elle le combat à outrance. »

Il y a dans la Maçonnerie un grand nombre de dupes qui ne voient dans cette association que des idées générales de bienfaisance et d'humanité. Comme on ne leur dévoile pas les secrets de l'ordre, ils soutiennent que la Maçonnerie ne travaille qu'au bien public, qu'elle a en horreur tout désordre extérieur. Fischer va se charger de les instruire:

« Les peuples qui, en 1848, ont levé l'étendard de la révolution avaient écrit sur leurs bannières victorieuses ces trois mots augustes: Liberté, égalité, fraternité; mots sacrés que depuis longtemps nous prononçons avec émotion dans nos temples maçonniques. Après la révolution de France, au milieu d'un immense concours de citoyens qui applaudissaient au gouvernement de la république, on vit en plein midi, paraître les Francs-Maçons. On entendit leurs orateurs dire avec orgueil: Votre victoire est notre victoire. C'est nous qui, depuis des siècles, nous sommes consacrés en silence au culte de la liberté, de l'égalité, de la fraternité. Nous béniissions ce jour fortuné où les principes de la Maçonnerie sont devenus le partage de l'humanité... C'est nous qui avons conservé ce feu sacré jusqu'à ce beau jour que nos yeux peuvent enfin voir; la démocratie est l'enfant de la Maçonnerie. »

Voilà bien des vérités en peu de mots. La Franc-Maçonnerie déclare que le désordre est son œuvre, qu'elle n'a jamais travaillé en secret que pour le désordre, qu'elle aime les impôts forcés comme en 1848; elle aime à voir tomber le commerce, hurler la république rouge, les voraces en guenille gouverner en maîtres, et les honnêtes gens trembler. Il ajoute:

« C'est une chose grave qu'il existe une association qui, par sa constitution même, convoite ardemment la domination. Les frères qui parviennent à l'innocence maçonnique sont dignes d'être appelés « les dieux de la terre. »

La Maçonnerie veut donc absolument la domination. Quel bonheur pour le peuple, quand il a de tels maîtres!... NEMO.

AU
Sablier
GRANDE MAISON DE DEUIL
17, rue de la République
en face de la Banque de France
et 6, rue Bourbon, presqu'à l'angle de Bellecour
LYON

Les Délégués à la Chambre

(La scène se passe à la Chambre.)

LES DÉLÉGUÉS. — Citoyens députés, nous venons vous honorer de notre présence.

LES DÉPUTÉS (levant les bras au ciel). — Quel honneur !

M. FERRY. — Citoyens délégués, veuillez formuler vos demandes.

LES DÉLÉGUÉS. — Citoyen clercal, vous n'avez rien à nous commander.

LES DÉPUTÉS. — C'est juste, il n'a rien à leur commander.

LES DÉLÉGUÉS. — Nous avons la parole et nous la gardons.

(Silence, les délégués ne sachant pas parler, et les députés n'osant rien dire.)

UN DÉLÉGUÉ (tirant un vieux papier de sa poche). — Voilà ce que nous voulons :

1° Une allocation de 9.999 fr. 99 cent. pour frais de déplacements, auxquels vous nous avez contraints...

2° Une subvention de 5.000.000.000 pour venir en aide à ceux qui sont du vrai peuple.

3° La métamorphose du dimanche en semaine et de la semaine en dimanche, à seule fin qu'on ne travaille que le dimanche.

4° La transformation des églises en cafés-concerts.

5° Le remplacement des juges, substitués et procureurs en fonctions par tous ceux qui s'y connaissent et ont pris part à la Commune.

6° L'admission des femmes à toutes les charges et fonctions, remplies par les hommes.

Voilà, signez ça.

M. FERRY. — Oui, mes amis, oui, vous êtes bien le vrai et bon peuple, celui pour qui le travail est sacré, celui qui, chérissant sa patrie du fond du cœur, sait lui sacrifier ses plus chers intérêts, celui qui nous a faits ce que nous sommes, celui que nous aimons du plus tendre amour, celui pour qui nous ne redoutons ni les veilles, ni les fatigues, ni les déboires, ni les sarcasmes, celui pour qui... qui... que... dont... Oui, c'est bien vous !

LES DÉLÉGUÉS. — Tout ça, c'est très joli, mais ça ne nous donne pas la monnaie.

LES DÉPUTÉS. — Ça ne leur donne pas la monnaie.

LES DÉLÉGUÉS. — La monnaie !

LES DÉPUTÉS. — La monnaie !

M. FERRY (tirant un sac immense de dessous son bureau). — Voilà le sac des écus. Prenez-le ; il est à vous. Prenez-le, avec tout ce qu'il contient. Je vous le confie, prenez-le !

LES DÉLÉGUÉS (saisissant le sac et l'ouvrant). — Rien !

M. FERRY. — C'est à vous !

AUGUSTIN RÉMY.

Quand ils verront clair

Le peuple c'est tout le monde, petits, moyens et grands. A mesure que tourne la roue de la fortune, les petits deviennent grands, les grands deviennent petits. Il est un patrimoine commun auquel tous participent, de façon ou d'autre. Ce patrimoine, c'est la France avec son

sol fécond, sa merveilleuse industrie. Que les parts y soient inégales, c'est une loi inévitable ; que pour cela il faille détruire le patrimoine, c'est une erreur funeste ; il serait détruit pour tous. Qu'il n'y ait rien à faire pour les petits, c'est une autre erreur, mais ce qui est à faire ne peut être fait que par la concorde, sous l'égide d'un pouvoir fort et paternel. Les petits ont eu foi en la République, ils se sont trompés ; la République n'est pas un pouvoir, c'est un gâchis. Ils en reviendront, QUAND ILS Y VERRONT CLAIR !

SAINT-MAMERT.

Le Salon de Peinture

(Suite.)

M. Ducaruge choisit ordinairement le sujet de ses tableaux dans la région qu'il habite, et il a cent fois raison. Il en est des paysages comme des portraits : on aime à les reconnaître dans un tableau : la Loire à Montrond et une Gorge du Furens sont connus et reconnus de tous les Foréziens.

Mlle Fornier (Kilty) rappelle à tous ceux qui passent sans s'arrêter devant son tableau le Modèle, le mot de M^{me} de Girardin (née Delphine Gay) : « La peinture est une émancipation pour les jeunes filles ; elle leur donne le droit de regarder les hommes en face et en détail. L'admiration purifie tout. Si j'avais une fille, elle peindrait le paysage. »

Le beau portrait de M^{me} B..., par madame Garrone, nous ramène à des réalités plus saines.

M. Paul Merwart a peint, cette année, un des meilleurs portraits du Salon, celui de M^{me} Ackermann. C'est d'une distinction achevée : la tête majestueuse se détache admirablement sur le fond en deuil de toute la toile. Ce portrait est très admiré, malgré sa place défectueuse dans la salle du premier étage.

La Mort d'un héros, par M. Moreau de Tours, est aussi un des plus beaux morceaux de cette année. La scène représente un vieux soldat français qui veut mourir dans les plis du drapeau de son régiment. Ses camarades, guidés par un vieux sergent à mâle figure, ont une attitude pénétrée, et on pourrait mettre en légende au bas de ce tableau les vers suivants de Deroulède :

Un éclair traversa ses grands yeux éblouis ;
Ets'étant soulevé dans un élan farouche
Le sergent retomba, disant : « Pour mon pays » !!

Un jeune artiste américain, M. Peixotto, a exposé deux tableaux ; le portrait de M^{me} la Consule P. et de sa fille, et celui de Son Eminence le cardinal Manning. La tête du prélat anglais, étudiée avec beaucoup de soin, est remarquable d'expression et de caractère.

Ces deux tableaux font honneur à la palette de M. Peixotto, qui n'en est certainement pas à ses débuts.

M. C. Pizzetta est toujours l'inimitable peintre des framboises et des raisins. C'est léché avec une scrupuleuse exactitude. Sa petite friture de poissons est très fraîche : le filet fait illusion.

Un autre artiste très-conscientieux et d'une patience qui fait rêver, c'est M. Reithofer qui a dessiné à la plume une vue d'Aix-les-Bains et de ses environs. Ce n'est pas là cependant le grand art. Ces reproductions si parfaites sentent trop le tour de force et la difficulté vaincue.

La Belgique, que M. Vander-Ouderaa représente au salon, nous fait admirer une très belle toile. Les correcteurs de la célèbre imprimerie Plantin. C'est bien éclairé de ce demi-jour artistique qui fait si bien valoir les costumes et donne aux figures à longue barbe un relief saisissant.

Un autre Belge, M. Van-Hove, de Bruges expose une paire de tableaux, l'Alchimiste et un Savant, qui se vendront sûrement très-cher, et qui en attendant, récoltent beaucoup d'admiration.

La gravure est représentée avec distinction par l'habile professeur du Palais Saint-Pierre, M. Danguin.

Le Messager, d'après Terburg, et le portrait de M. Meissonnier attirent l'attention et sont fort justement admirés.

M. Charles Beauverie a gravé aussi deux belles eaux-fortes, d'après Corot. Du même artiste, deux toiles excellentes : Femme au puits et Novembre.

La Marchande de violettes, de M. Loubet, est d'une grande élégance. C'est une jeune fille qui vend ses fleurs, appuyée sur le parapet d'un pont. Le ton brumeux du quai et ses monuments qui font ressortir la fraîcheur de la jeune marchande, et par un heureux contraste, donnent du relief à ses traits suaves. Bon tableau.

F. DE PUBELY.
(A suivre.)

VARIÉTÉS

(Voir le n° 274-276)

Louis XVI, sa captivité et sa mort

Le dimanche 20 janvier, Garat, ministre de la justice, et les autres membres du pouvoir exécutif, vinrent lui notifier sa sentence de mort pour le lendemain ; mon père l'écouta avec courage et religion ; il demanda un sursis de trois jours, afin de savoir ce que deviendrait sa famille et d'avoir un confesseur catholique. Le sursis fut refusé. Garat assura mon père qu'il n'y avait aucune charge contre sa famille, et qu'on la renverrait hors de France, et ensuite il lui amena pour confesseur l'abbé Edgevorth de Firmon. Mon père dina comme à l'ordinaire, ce qui surprit beaucoup les municipaux, qui croyaient qu'il se tuerait.

Nous apprîmes la sentence de mort de mon père le dimanche 20, par les colporteurs ; à sept du soir, on vint nous dire qu'un décret de la Convention nous permettait de descendre chez mon père. Nous courûmes chez lui, et nous le trouvâmes bien changé ; il pleura de

¹ Que le roi avait demandé ; les précédentes éditions attribuaient à tort à Garat le mérite de l'initiative.

notre douleur mais non de sa mort¹. Il raconta à ma mère son procès, excusant les scélérats qui le faisaient mourir ; il répéta à ma mère qu'on voulait les assemblées primaires, mais qu'il ne le voulait pas, parce que cela mettrait le trouble dans la France. Il donna ensuite de bonnes instructions religieuses à mon frère ; il lui recommanda surtout de pardonner à ceux qui le faisaient mourir. Il donna sa bénédiction à mon frère et à moi. Ma mère désirait extrêmement que nous passions la nuit avec mon père ; il le refusa, ayant besoin de tranquillité. Ma mère demanda au moins de revenir le lendemain matin : mon père le lui accorda ; mais quand nous fûmes parties, il demanda aux gardes que nous ne redescendions pas, parce que cela lui faisait trop de peine. Il revint ensuite avec son confesseur : il se coucha à minuit, dormit jusqu'à quatre heures, qu'il fut éveillé par les tambours. A six heures, l'abbé dit la messe, à laquelle mon père communia ; il partit sur les neuf heures. En descendant l'escalier, il donna son testament à un municipal ; il lui donna ensuite une somme d'argent que M. de Malesherbes lui avait prêtée, et les pria de la lui faire remettre ; mais ils la gardèrent pour eux. Il rencontra ensuite un guichetier qu'il avait repris un peu brusquement la veille ; il lui tendit la main, en disant : « Mathey, je suis fâché de vous avoir offensé ; je vous prie de me pardonner. » Il lut les prières des agonisants dans le chemin. Arrivé à l'échafaud, il voulut parler au peuple ; Santerre l'en empêcha en faisant battre le tambour ; son discours fut entendu de peu de monde ; il se déshabilla ensuite tout seul ; il se fit lier les mains avec son mouchoir, et non une corde. L'abbé, qui l'avait suivi lui dit au moment qu'il allait mourir : — ALLEZ, FILS DE SAINT LOUIS, LES PORTES DE L'ÉTERNITÉ VOUS SONT OUVERTES. » Il reçut le coup de la mort le 21 janvier 1793, un lundi, à dix heures dix minutes. Ainsi périt Louis XVI, roi de France et de Navarre, âgé de 39 ans 5 mois 3 jours, après avoir régné 18 ans et avoir été en prison cinq mois et huit jours.

Telle fut la vie du Roi mon père, pendant une rigoureuse prison ; on n'y voit que piété, grandeur d'âme, fermeté, douceur, courage, bonté, patience à supporter les plus horribles calomnies, clémence à pardonner de tout son cœur à ses assassins, grand amour de Dieu, de sa famille et de son peuple, dont il donna des marques jusqu'à son dernier soupir, et dont il a été recueillir la récompense dans le sein d'un Dieu tout-puissant et tout miséricordieux.

FIN

¹ Ceci, nous semble-t-il, est sublime. Les précédentes éditions défigurent cette observation si profondément royale et filiale en la développant.

Nous nous voyons dans la nécessité de remettre à la semaine prochaine la douzième liste de souscription de l'œuvre des Fourneaux de la Presse, et en même temps que diverses communications la concernant.

Le Propriétaire-Gérant : B. DUVIVIER.

LYON. — IMP. COMMERCIALE ET ADMINISTRATIVE, TITRE AINÉ, RUE GENTILE, 4.

Lyon - Revue

Nous avons reçu réunis en un splendide volume les nos 43, 44, 45, 46, 47 et 48, comprenant les six derniers mois de l'année écoulée de Lyon-Revue, recueil littéraire publié sous la direction de M. Félix Desvernav, officier d'académie, membre de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon. Nous donnons aujourd'hui le sommaire du n° 43 du mois de juillet.

JUILLET 1884

- I. Dessin-Frontispice de Lyon-Revue, par E. Froment.
- II. POÉSIE : Epitaphe d'une Abeille, sonnet, par Joseph Roy.
- III. NOS LYONNAIS : Un grand critique : Jules Janin, sa vie, son œuvre, par Alexandre Piedagnel.
- IV. ÉTUDES SUR LA TROUPE DE MOLIÈRE A LYON : Mademoiselle Du Parc, née Marquise Thérèse de Gorle, par C. Brouchoud.
- V. AUTOUR DE LYON. Douzième promenade : En voiture jusqu'à Orléans. — A pied : Taluyers, Saint-Laurent-d'Agnay, Saint-Vincent-d'Agnay, Saint-Maurice et Bellevue, Mornant. — Retour par la patache, — par le baron Raverat
- VI. Fête de famille à l'institution des Chartreux : Noces d'or du supérieur, M. l'abbé Hyvrier.
- VII. CHRONIQUE : École de la Martinière ; Inauguration à l'École de la Martinière du buste de Charles-Henri Tabareau ; le buste de Raspail ; distribution des prix aux élèves de la Société d'enseignement professionnel du Rhône ; les prix de Rome, Henri Naudé, Lyonnais ; Légion d'honneur, Lyonnais décorés ; palmes académiques, Lyonnais décorés ; nominations ; publications.

Lyon-Revue offre comme prime à ses abonnés : RIMES IRONIQUES, poésies, par Josephin Soulyard, enrichies de dessins par Froment. — 4 fr. au lieu de 7 fr. — Aux nouveaux abonnés, deux eaux-fortes, une vue de Marcy-le-Loup, par J. Séon, le portrait de Berlioz par Dubouchet, ainsi qu'un dessin : Vue des Étroits, par Reithofer.

Abonnement : 20 fr. par an ; la livraison, 2 fr. — Vente en gros chez Meton, libraire, 35, rue de la République et chez tous les libraires.

Administration et rédaction, 22, rue Palais-Grillet, Lyon.

LA FRANCE ILLUSTRÉE

Journal artistique, littéraire et scientifique

Paris, Départements, Algérie : Un an, 20 fr. ; six mois 10 fr. ; trois mois, 5 fr. ; un mois, 1 fr. 75. Étranger (union postale) : Un an, 25 fr. Les demandes d'abonnements doivent être accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris à l'ordre de M. L. ROUSSEL, directeur, 40, rue La Fontaine, Paris-Auteuil.

Un commerce lucratif et en pleine activité, gagnerait considérablement à pouvoir étendre ses relations par quelques voyages fréquents dans les départements limitrophes. On cherche, dans ce but, un ASSOCIÉ avec apport de 70 à 80.000 fr. On lui laisserait le choix entre les déplacements ou la direction de la maison centrale.

CHAPELLERIE

RIVIER Sœurs

Rue Centrale, 43, et rue de l'Hôtel-de-Ville, 80
Mise en vente d'un choix CONSIDÉRABLE de Chapeaux feutre HAUTE NOUVEAUTÉ, et de Casquettes de toutes formes et à tous prix. Bonnets grecs et Articles fantaisie en tous genres. BAYON SPÉCIAL pour Dames et Fillettes.

Grand arrivage de Chapeaux feutre toutes formes, des meilleures fabriques de France. PRIX UNIQUE. . . 3 fr. 60

Chapeaux pour soirées

Chocolat du Planteur

GARANTI PUR CACAO ET SUCRE

PETIT PORTE-FEUILLE LYONNAIS

Recueil & Fragments divers

CONCERNANT L'HISTOIRE DE LYON

PAR

D. MEYNIS

Commandeur de l'ordre de Saint-Sylvestre

Prix : 1 fr. 25. En vente dans nos Bureaux

CHALLIOL

PEINTRE ET PHOTOGRAPHE

112, boulevard de la Croix-Rousse

A l'entresol, en face de la Mairie

LYON

Les Clichés sont conservés

ANNUAIRE DE TERRE-SAINTE POUR 1885

PRIX : 1 FRANC

PRINCIPAUX CHAPITRES : La ville de Jaffa ; Lydda ; Pèlerinages avant les croisades ; Gisé ; L'école de la Très sainte Vierge ; Le village de Beit Djallah ; En route pour Bethléem ; Une excursion à Hébron.

Plus un grand nombre de légendes sur différents lieux de Terre sainte. — Dépôt dans nos bureaux, rue Mulet, 8.

TRIBUNE DU TRAVAIL

PLACEMENTS GRATUITS

Bureau : rue Désirée, 6, au 2°

Pour Hommes, de 11 heures à 1 heure.

Pour Femmes, de 2 heures à 4 heures, jeudi excepté.

ON DEMANDE

- Une apprentie couturière, logée et nourrie chez ses parents. 87.
- Une mécanicienne et une préparateur pour un travail facile, rue Lauréncin, 9, au 4^e, porte en face de l'escalier. 84.
- Un apprenti teinturier-dégraisseur, de 14 à 16 ans, fort, nourri et blanchi. 50.
- Un employé français sérieux, parlant l'italien, bonne tenue et références de 1^{er} ordre exigées. 56.

DEMANDE DE PLACES

- Un homme de 33 ans, célibataire, tailleur, sujet de confiance, désirerait trouver un emploi dans maison d'éducation de jeunes gens comme concierge. 86.
- Un ménage, le mari 29 ans, cocher et valet de chambre, la femme bonne cuisinière, sujets de confiance et bien recommandés, demande place dans une maison bourgeoise. 980.
- Un homme de 38 ans, poëlier et ferblantier de son état, demande un emploi quelconque ; peut faire des réparations dans une usine. 65.
- Un jeune homme de 27 ans, bonne tenue, excellentes références, connaissant la tenue des livres, demande emploi dans bureau, commerce. 964.
- Un ménage sans enfant pouvant fournir les meilleurs renseignements, demande place de concierge. 94.
- Un ménage, le mari tailleur, ancien militaire, demande place de concierge. 34.